

Trois tranches de vie et quelques vers

Notes sur et en partant de John Berger
par Alice Premiana

*Le bonheur est la seule chose
que nous puissions donner sans l'avoir.*

Proverbe paysan

Tout commença avec un malentendu. Marta lui avait parlé de la traduction de G. qui venait de paraître. Il faut que tu la lises, lui dit-elle en enjambant la porte d'un pas qui ne laissait pas de doute sur son degré d'exaspération dont les raisons n'étaient pas bien difficiles à repérer. Ils venaient de discuter des femmes fontaines — « discuter » est un bien grand mot : il avait péroré et Marta, après quelques vaines tentatives, l'avait laissé « parler tout seul » — il pensa donc que G. était le point, et qu'elle voulait qu'il lise un livre suranné où l'on montre que toutes ces histoires de corps qui prennent le dessus ne sont qu'une nouvelle trouvaille pour remettre les femmes à leur vieille place, là où la raison est impuissante. Pour les avilir.

○

Quand Paolo passa devant les vitrines de la librairie Feltrinelli, il avait dans la tête toute autre chose que G.. Le chef du personnel de Honeywell venait de lui annoncer que son poste n'était plus... plus nécessaire... il regrettait... vingt-cinq ans de service, ça fait beaucoup mais... avec ses qualifications il n'aurait pas de difficultés...

Qu'ils aillent se faire foutre. Cette fois je vais faire appel au syndicat. Je vais les emmerder. Je sortirai les histoires des pots-de-vin. Je vais les emmerder. Jusqu'au sang.

Une énorme reproduction de la quatrième de couverture de *G.* occupait la moitié de la vitrine. C'était un roman : « *une affaire hautement littéraire* » qui avait gagné le *Booker Price*. Rien à voir avec le point G comme il l'avait pensé : « *La lettre "G" renvoie à deux personnages mythiques : Don Giovanni et Garibaldi. L'érotique et le politique* ».

Garibaldi, né à Nizza (actuellement Nice) le 4 juillet 1807 et mort en 1882, est loin d'être un personnage mythique dans le sens où Don Giovanni est mythique. Il est le héros historique qui a donné l'indépendance à l'Italie, qui a lutté pour l'indépendance de l'Uruguay, qui, dans la guerre de 1866 contre l'empire autrichien, gagna la seule bataille de l'Italie, comme il gagna l'une des seules batailles françaises dans la guerre contre la Prusse en 1870. Mais on ne demande pas aux publicitaires de connaître la langue et encore moins de connaître l'histoire. Et quant à l'érotique, Garibaldi n'en a sans doute pas connues 1003 (*mille e tre, mille e tre*) mais, pas loin. Dans sa vieillesse, quand il vivait sur l'île de Caprera, l'État italien, pour le remercier de ses services, le fournissait en jeunes filles de ménage. On peut aussi ajouter que l'érotisme a toujours eu un penchant pour la qualité plutôt que pour la quantité, n'est-ce pas cher lecteur frustré, chère lectrice monogame ?

Le titre n'est point innocent. Surtout si on considère qu'après G il y a un point.

Dès les premières pages il fut ensorcelé par le livre. Il oublia souper et pots-de-vin. Il débordait d'enthousiasme. Il eut un sommeil très agité avec des fragments de rêves collés à des phrases ou à de simples mots *Elle était pieds nus... seins indépendants... Toison... Barricades... La douleur... Traître... Chevaux... doigts humides... Afrique du Sud... Léonie... Trieste... Il*

se réveilla avec l'impression de n'avoir pratiquement pas dormi. Dans la lucidité matinale, il jugea son enthousiasme excessif et décida de mettre ses neurones aux aguets et de le relire. Décidemment il ne changeait pas : comme dans l'adolescence, un livre suffisait à recolorer le monde.

Rien à faire.

Aucun grain de sable ne vint gripper la machine : les défauts qui, à la première lecture, semblaient poindre entre les commentaires et l'histoire se dissolvaient ; les nouveaux défauts, que les deuxième lectures aident à éclore, ne se montrèrent pas. D'abord il avait écrit « coquetterie ? présomption » sur la marge, à côté de « *De là ma difficulté d'écrivain – peut-être ma somptueuse incapacité à être un écrivain* ». Il trouva ensuite que cette aparté si personnelle, à l'intérieur d'une parenthèse d'exhortation dans la parenthèse de Léonie dans la parenthèse de Chavez, était, et du point de vue formel et du point de vue du récit, parfaite.

Rien à faire.

Tout cela, il nous le raconta (à Marta et à moi) pendant le souper. Ce soir-là, Marta avait le sourire intelligemment satisfait et nervuré d'espièglerie de qui a rendu heureux un ami contre sa propre volonté. Il m'avait téléphoné en me disant qu'il venait de découvrir un livre extraordinaire. Qu'il voulait absolument m'en parler. Viens chez moi ce soir. Je vais téléphoner à Marta aussi. C'est elle qui me l'a fait découvrir.

Difficile de refuser. J'interrompis ma semaine de retraite fermée avant même de la commencer.

Le début de la soirée fut assez pénible, comme quand, avant le repas, les autres convives ont déjà passablement bu et que vous arrivez de votre travail, à la dernière minute, sobre et la tête ailleurs, comme une couventine.

Garibaldi, cet homme qui passa sa vie à guerroyer, est acclamé président du congrès international pour la paix tenu à Genève en 1867. Après le congrès, il organise une bande pour arracher Rome au Pape et l'annexer au royaume d'Italie. Le gouvernement italien ne pouvant pas se permettre de s'opposer au petit Napoléon qui avait toujours plus besoin des cléricaux arrête Garibaldi et l'envoie à Caprera, autour de laquelle il établit un blocus naval. Comme un demi-siècle auparavant le grand Napoléon s'enfuit de l'île d'Elbe, Garibaldi s'enfuit de Caprera — j'ai toujours vu les dimensions de ces îles, 224 Km² pour l'île d'Elbe et 15,6 Km² pour l'île de Caprera, comme proportionnelles à la grandeur des deux illustres prisonniers et à la puissance des deux États.

Je lus la quatrième de couverture. J'avais besoin d'un élément quelconque pour arrêter l'enthousiasme débordant qui emportait tout ce qui entravait son chemin — même notre attention.

Es-tu d'accord avec ce qui est écrit ici : « avec G., Don Juan ne vient plus asservir les femmes à son désir, mais les libérer » ?

Je l'aurais sans doute dit d'une autre manière mais... oui, je peux dire que je suis d'accord.

Pour moi, une phrase comme celle-là n'est qu'une ruse du machisme. (C'est Marta qui parle.)

Pourquoi ? Ce n'est pas parce que les hommes aussi en sortent gagnants que c'est une simple ruse. Pour une fois on y gagne tous.

Pour y gagner tous, il faut que quelqu'un, mis « hors des tous » pour l'occasion, perde.

Je ne vois pas pourquoi. Dans la littérature et dans le sexe tout le monde peut être gagnant.

Marta n'avait pas envie de reprendre l'éternelle querelle. Et cela faisait l'affaire de Paolo, et la mienne aussi.

Dans tous les romans, il s'identifiait à un personnage. Parfois l'identification était totale, comme au prince Andrei de *Guerre et Paix*; d'autres fois c'étaient des déclarations du héros ou la description d'un trait de caractère qu'il sentait siennes. Dans *G.* il n'y avait eu aucune identification à Giovanni, même si, objectivement, il y avait bien des éléments favorables. Ce qu'il sentait, c'était une identification à l'auteur. Mais ça ne relevait pas du rêve, comme quand il était plus jeune, du rêve d'être Joyce, Jünger ou Dostoïevski. Il s'agissait d'une vraie identification. Il était, en même temps, le « je » du narrateur et le narrateur qui habitait quelque part en Angleterre.

Connais-tu quelque chose de la vie de John Berger ?

Pratiquement rien.

Et alors ?

Je m'identifie à son style

Ce qui veut dire que tu aimerais écrire ainsi.

Entre autres. Mais pas seulement. Aux idées, à la sensibilité qui ne passent pas que par le style. Même quand les personnages parlent, je ne prends que les idées qui me semblaient appartenir à Berger.

Comment le sais-tu ?

Je ne le sais pas. Je le sens.

Pour tous les Italiens minimalement tachés de nationalisme, Napoléon, le stratège qui révolutionna l'Europe plus que la révolution qu'il téta et Garibaldi, le tacticien qui enflamma les esprits de tous les anticléricaux, étaient Italiens. Mais si pour définir l'appartenance à un pays on prend la date de naissance, le 4 juillet 1807, date de naissance de Garibaldi,

Nizza appartenait à la France ; elle lui avait été cédée par le royaume de Savoie en 1796 et ne retourna à l'« Italie » qu'en 1814. Le jour de la naissance de Napoléon, le 15 août 1769, la Corse était française depuis 100 jours. Pour ne pas trop ridiculiser les nationalistes italiens, il faut ajouter qu'avant l'annexion par la France, le 8 mai 1769, la Corse avait été indépendante pendant 14 ans après sept siècles de colonisation italienne (Pise et ensuite Gênes) et que Nizza ne devint vraiment française qu'en 1859 quand Cavour la troqua contre la liberté d'action dans l'Italie centrale.

Ce qu'il trouvait extrêmement intéressant du point de vue littéraire, c'était que la présence constante du narrateur, loin d'être le reflet d'un *deus ex machina*, était la conscience du travail, de la difficulté et des limites de l'écriture. Il nous parla plusieurs fois du narrateur comme un *deus in machina* — il semblait beaucoup aimer son hapax.

Comme Jelinek dans *Lust* ?

Ouais, en moins baroque. La direction des lignes, mêmes quand elles se croisent, même quand elles sont tordues, n'est jamais ambiguë. *Lust* donne l'impression d'être le produit d'un moment de grâce, G. d'années de réflexion.

Je ne pus m'empêcher de lui dire (et je le lui dis au moins deux ou trois fois) que son engouement, qui entraînait un manque total de sens critique, ne donnait aucune envie de lire le livre. Ça faisait l'effet inverse. Que toutes ces généralités et ces hyperboles ne disaient pratiquement rien sur le livre et tout sur lui, fils d'un berger alpin, et non alter ego de Berger John.

Honnêtement, si tu veux simplement déverser ton exaltation, ça va. Le vin est bon, les cèpes je ne te dis pas... mais je pense qu'il serait plus intéressant que tu essaies de faire une lecture critique même de ton identification et de ton exaltation.

Je suis d'accord mais c'est cette identification, de laquelle je ne peux pas me défaire, qui tue tout sens critique.

Tu ne peux pas être critique envers toi-même ? Ne dis pas de conneries ! S'il y a quelqu'un qui l'est...

Le problème c'est que l'autocritique est possible et même gratifiante, mais la critique du modèle auquel on s'identifie est impossible. Par définition. Le modèle représente notre fond obscur qui... qui... qui illumine, qui éclaire nos manières d'agir qui, elles, et elles seules, sont critiquables. On n'en sort pas facilement. Comme tous les modèles, c'est avec le temps...

Il était deux heures quand Marta proposa de m'accompagner. Elle n'avait pratiquement pas dit un mot de la soirée. Quand il est comme ça, c'est inutile d'intervenir. Passablement éméchées nous nous installâmes devant la cheminée.

o

Le lendemain, je téléphonai à Paolo pour le remercier.

Peux-tu me prêter G. ?

Passe quand tu veux.

J'oubliai G. jusqu'au jour où je passai devant la maison de Paolo...

Il est allé à Milan et il sera de retour à trois heures. Je lui dirai que vous êtes passée.

Dites-lui que je vais repasser vers quatre heures.

À quatre heures piles j'étais chez lui. La table était complètement recouverte de livres.

J'avais commandé tous les livres de Berger disponibles. Ceux que je n'ai pas trouvés en italien, je les ai achetés en

anglais ou en français. J'en ai dix-huit. Pas mal, n'est-ce pas ?

Quand auras-tu le temps de lire tout ça ?

J'ai arrêté le travail chez Honeywell. Maintenant je ne travaille que pour les emmerder. Mais ne me fais pas penser à ça.

Je suis passée pour t'emprunter G..

Tu devrais commencer par la trilogie. C'est plus ton style.

Si tu le dis.

Voilà le premier, *La Cocadrille*, ce sont des nouvelles sur les paysans des montagnes savoyardes. Veux-tu l'original et la traduction en français ? Je n'ai pas trouvé la traduction italienne.

C'est parfait. Je vais lire en français, mais donne-moi la version anglaise aussi. On ne sait jamais.

Tu seras étonnée de la précision des détails. Berger vit, depuis une trentaine d'années, en Savoie, à Mieussy, un village de deux mille habitants. Il est un peu notre voisin. Tu verras que quand il parle de la vie des paysans, il sait de quoi il parle, même s'il vient de Londres.

La Cocadrille ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

C'est le surnom de Lucie, l'héroïne de la nouvelle principale du livre. C'est le nom d'un animal mythique, une espèce de lézard qui naît de l'œuf d'un coq et qui émet un poison par les yeux.

Un village allemand quelconque, vers 1525. Les paysans attendent tout de ce quadragénaire, fils d'un des leurs, qui fait des pieds et des mains pour libérer les princes et les évêques du joug de Rome, de ce Luther qui les incite à la révolte et qui peut parler ainsi aux princes : « *Ce ne sont pas les paysans qui se*

sont levés contre vous seigneurs, mais Dieu lui-même, qui veut vous punir pour tout le mal que vous avez fait ». Mais trop c'est trop, surtout pour qui proteste pour avoir sa place aux cieux. Voilà ce même Luther qui demande aux princes d'« étrangler les paysans comme des chiens enragés » et qui leur écrit « Un paysan est un porc [...] et comme un porc égorgé, le paysan ne pense pas à sa prochaine vie ». Pas juste des porcs, des porcs égorgés ! Comment ne pas lire : il faut les égorger comme de porcs ? Avec la bénédiction du chef de la nouvelle église on en abattra donc, comme des porcs, plus que 100 000 tandis que des dizaines de milliers continuent à mourir de famine dans les champs qu'ils labourent pour nourrir troupiers, bourgeois et princes.

Paolo avait raison. J'ai vu très vite que Berger sait de quoi il parle. Deux fois seulement j'ai douté de ce qu'il écrivait et les deux fois c'était par rapport au comportement des vaches. L'un des derniers paysans de mon village m'a confirmé que Berger avait raison. Je crois que je n'ai jamais vu les paysans traités avec autant de sympathie et mais sans condescendance¹. Rien de douceâtre : juste un regard d'homme à homme, d'homme à femmes².

¹ La description de la vie des moujiks des grands écrivains russes du XIX^e n'est jamais aussi « réaliste » parce que le besoin de les défendre et le besoin, bourgeois, de psychologisation (surtout chez Dostoïevski) fondent les détails dans un bortsch souvent indigeste. Côté français, dans le même siècle, on mélange une dureté presque inhumaine avec une condescendance méprisante (Flaubert, Balzac, Maupassant, Mirabeau,...). Ce mépris des littérateurs français déteint même sur un écrivain à la sensibilité exquise comme Stephen Zweig qui dans la biographie de Balzac nous offre ce bijou : « *Et après ces envols dans l'infini, ces extases qui épuisent délicieusement l'âme, l'enfant [Balzac] se retrouve les yeux lourds de sommeil dans son uniforme détesté à côté des petits paysans dont le cerveau obtus suit péniblement et pas à pas la leçon du maître, comme s'ils marchaient derrière la charrue* ». Mais Maupassant, Dostoïevski & Co. sont des hommes de ville qui restent citadins tandis que Berger est un citadin qui choisit une vie « simple » dans un village « pauvre » sis sur une sale terre. Tolstoï c'est tout autre chose, c'est un aristocrate qui apprécie les moujiks idéologiquement et par haine de la méprisable bourgeoisie montante.

L'as-tu fini ?

Oui.

Et alors ?

Je l'ai beaucoup aimé. Comme toi, j'ai été frappée par la pureté du dessin du monde paysan et par l'empathie sans faux sentiments. Mais.

Mais ?

Mais... ce qui m'a particulièrement intéressée, c'est la structure du livre.

Ah oui ! pourtant la structure est moins sophistiquée que celle de *G*.

Sans doute. Je n'ai pas lu *G*. et donc je ne peux pas comparer. S'agissant d'un livre de nouvelles, je ne m'attendais pas à y trouver des poèmes et des essais. Mais ce qui m'a le plus étonnée, c'est à quel point il a réussi à créer une unité tout en employant des moyens si différents. Je dirais qu'il s'agit d'un livre de nouvelles, mais pas forcément dans le sens « littéraire » du terme.

C'est-à-dire ?

C'est-à-dire, des nouvelles, dans le sens premier des renseignements plutôt que dans le sens de récits courts. Les poèmes aussi et les deux essais sont, dans ce sens, des nouvelles. Berger emploie les outils qui lui semblent les plus aptes à dessiner le monde sans se soucier d'une unité fictive. C'est un grand bricoleur. C'est un dentiste qui

Le mépris des bourgeois présent dans tous les littérateurs romantiques et post-romantiques est d'un tout autre genre que celui des paysans : c'est le mépris des siens et du petit côté de soi.

² L'ambiguïté de cette expression est importante, selon moi, très importante pour bien comprendre John Berger.

passé du marteau et des tenailles, au bistouri et au laser, soucieux seulement de la santé de son patient.

Ce qui est par contre étonnant, c'est que la première nouvelle-essai n'existe pas dans l'édition anglaise et que la nouvelle-essai qui clôt la version française fait office d'introduction dans l'édition originale.

Ay sur Moselle. Les soldats de Charles IV, duc de Lorraine, pillent. Les troupes de Bernard, duc de Weimar, pillent. Un duc pille pour l'empereur, l'autre pour le roi de France. C'est la guerre de trente ans qui a commencé en 1618 avec la défenestration de Prague et qui se terminera en 1648 avec le traité de Westphalie. Les paysans en bavent. Ils sont piétinés comme leurs champs. Eux ne sont pas des héros, même pas des hommes. Leurs femmes et leurs filles ne sont pas des femmes, ne sont pas des filles. Elles ne sont que des trous. Elles implorent. Ils subissent. Ils se cachent. (Ici les limites de la langue française me gênent, j'aurais besoin du neutre). Ils subissent, jusqu'à un certain point. Jusqu'au moment où le désespoir a le dessus. Voilà que sept paysans montent sur le clocher de l'église. Les soldats d'un duc quelconque les entourent. Descendez ou nous vous brûlons ! Ils refusent. Les soldats allument un feu, ils y jettent des femmes et des enfants. L'église brûle mais le clocher reste debout. Les soldats du duc quelconque les croient morts. Ils se trompent. Ce sont eux qui vont mourir. Même les paysans peuvent se transformer en héros.

Mais parle-moi un peu plus du livre. C'est important, pour moi, de comprendre si mon exaltation est, en quelque sorte, partageable et, éventuellement, partagée.

Si j'avais un tempérament comme le tien, je serais sans doute exaltée. Si je me mettais à faire des éloges du livre devant toi, je me sentirais passablement bête et perruche. Je peux dire deux mots sur les deux essais, vu que tu ne m'as parlé que des œuvres de fiction.

Ça m'intéresse beaucoup

Je commençai en lui disant que... Tout était assez confus.

Écoute je préfère te l'écrire.

Si tu préfères. Envoie-moi un e-mail.

Parce que je t'en ai déjà parlé et pas parce que c'est secondaire, je ne dirai rien à propos de l'intérêt énorme de la « position » des essais dans le recueil, du fait que ce sont des essais-nouvelles. De la forme, quoi. Et, pour ne pas risquer de t'ennuyer, je ne te parlerai pas non plus du texte où il explique aux lecteurs son rapport aux lieux et aux gens sur lesquels il écrit. Je vais te dire quelques mots sur l'*épilogue historique*, l'essai qui clôt le livre et qui présente une explication pour situer la *Sale terre* – les quelques verres de vin que je viens de boire m'aident à ne pas me servir du titre de l'édition française qui me semble affreux.

Comme le fait noter Berger, ce genre d'explication est pratiquement disparu de la littérature du XX^e siècle parce que « *La littérature s'est élevée au rang de pur art. C'est du moins ce que l'on prétend. La vérité est que la littérature en général, qu'elle s'adresse à une élite ou à une audience de masse, a dégénéré en pur divertissement* ». Berger considère cette évolution comme un pas en arrière car, entre autres, « *c'est une insulte à la dignité du lecteur* ».

Le paysan est, selon Berger, un survivant. Survivant non pas dans le sens de « *quelqu'un qui a survécu à une épreuve* » mais dans le sens de « *quelqu'un qui continue à vivre alors que les autres ont disparu ou péri* ». Ces survivants, toujours moins nombreux, loin d'être une espèce à sauver comme des oiseaux

ou des fleurs rares ; une espèce à conserver dans une nature bucolique à la mesure de la courte mémoire de ceux qui ont émigré dans les villes ; une espèce que des touristes débiles montrent à leurs morveux nés consommateurs, pourraient dans « *une lutte prolongée et inégale contre [le capitalisme monopoliste] être mieux adapté[s] que l'espoir progressiste continuellement modifié, déçu, impatient d'une victoire finale* ».

Ce genre de considérations ne procède pas des nouvelles comme une nécessité. C'est le propre de la bonne littérature d'ouvrir d'innombrable fenêtres par où l'on peut observer des parties différentes du monde. *Épilogue historique*, dans un souci pédagogique et politique – mais, Paolo, la pédagogie et la politique peuvent-elles être séparées sans tomber dans une pensée prêt-à-porter ? – ce genre de considérations, je disais, force une re-souvenance des « vraies » nouvelles en leur donnant une charpente théorique qui permet aux lecteurs de dialoguer avec la pensée de l'écrivain et, via l'écrivain, avec la pensée progressiste « standard ». Ces « considérations historiques » simplifient la recherche des réponses à la question « pourquoi cette terre est-elle parfois si sale ? » (souci pédagogique) et présentent une vision de l'évolution du monde contre laquelle Berger s'insurge (souci politique). Résultat : d'une part le danger que le lecteur se divertisse en endormant sa pensée sous les édredons protecteurs du récit est amoindri et de l'autre le risque qu'il ait l'illusion de connaître et de maîtriser le monde parce qu'un essai théorique lui a donné les bonnes ficelles disparaît dans les eaux troubles des récits.

C'est parce qu' « *il est rarement possible de rendre pleinement explicite dans un poème ou un récit la relation entre le particulier et l'universel* » qu'il a ajouté l'épilogue. Je vais faire une surenchère : c'est impossible parce que l'explicitation casse le mystère et le chaos qui seuls permettent au lecteur de participer au processus de création.

Toi, comme moi, tu n'oublieras jamais que, jusqu'il y a très peu de temps, dans notre village, au moins un paysan par an refusait de « survivre » en se pendant à une poutre du grenier ou à la branche d'un arbre qui l'avait vu courir enfant. Si les nouvelles de *Sale terre* permettent à ceux qui n'ont pas connu ce monde de le toucher avec leurs sentiments et leurs idées, cet épilogue donne un espoir qui, sans venger ceux qui ont choisi la voie du rien absolu pour ne pas survivre, montre que la copulation du passé avec le présent peut engendrer d'autres choses que des horreurs.

Il me semble que cet essai, mais cela est bien moins important car il ne touche que la vision que l'on a de la personne Berger, montre que celui-ci n'est ni un marxiste orthodoxe (c'est-à-dire un progressiste qui voit des lendemains immenses et chantants bâtis sur les épaules des perdants, Lénine dixit) ni un nostalgique réactionnaire (c'est-à-dire un homme aigri par les coups du monde qui se console et assiste impuissant au « progrès » assis sur ses « jadis »!).

Te rappelles-tu les deux dessins qu'il emploie pour opposer la culture de survie à la culture du progrès ? Non ? Va les regarder, ils sont une synthèse théorique sans mots extrêmement parlante, un exemple parfait de souci pédagogique pour aider le politique.

Un village quelconque des Alpes françaises, italiennes ou autrichiennes, comme vous voulez. Années 1950. Première saignée. Les usines des villes attirent une main-d'œuvre que l'œuvre de l'Église et la dureté de la vie ont rendue malléable et adaptable aux conditions de travail que les ouvriers citadins n'acceptent plus de bon gré. Années 1960. Deuxième saignée. Les dégrèvements fiscaux attirent les usines dans des vallées où les jeunes paysans rêvent de télé, d'auto, de blondes faciles et d'argent. Années 1970. Troisième saignée. Le boom du tourisme fait exploser les dernières poches de résistance. On passe sans solution de continuité de l'étable au tire-fesses, des andains aux éviers des hôtels. Années 1980. Les petits-fils des premiers transfuges, habillés comme des martiens, glissent moroses sur les balafres qui déforment les forêts des seigneurs de leurs ancêtres.

○

En l'espace de trois mois il avait lu toutes les œuvres disponibles de Berger. Il ne lui manquait plus que de le rencontrer.

Tu risques d'être déçu. T'imagines si tu avais rencontré Joyce ou Dostoïevski ! Tu te serais flingué.

Pour Joyce tu as certainement raison mais, pour Berger, je suis sûr que tu as tort.

Qu'est-ce qui te donne cette sécurité ?

Son style, ses thèmes, son monde.

Il y a plein d'écrivains dont le style, les thèmes et le monde sont fascinants et puis, quand on lit leur biographie, on est déçu par l'homme.

Mais dans ces cas l'« antipathie » et la rudesse se lisent dans le style. Impossible, par exemple, de ne pas voir dans l'écriture de Joyce le manque d'ouverture à autre chose que son écriture...

Une autre démonstration que tu n'es pas le roi de la nuance.

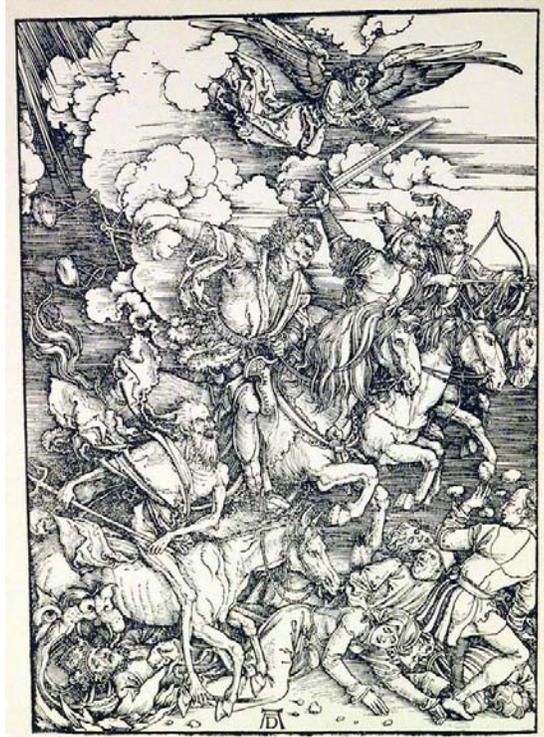
Le jour même de notre discussion, il obtint le numéro de téléphone de Berger et il l'appela. Le soir je reçu un e-mail : LE ROI DU NOIR ET BLANC N'A PAS ÉTÉ DÉÇU.



Scène de l'apocalypse d'Albrecht Dürer.

Il répondit à toutes ses questions d'une manière très cordiale, presque amicale. « Comme tu me l'avais suggéré, je lui ai demandé pourquoi il y avait de telles différences entre la version anglaise et la version française de *La Cocadrille*. Lui non plus n'aime pas le titre français. Il aurait fallu traduire littéralement *Pig earth* par *Sale terre*. "Sale terre aurait été parfait, mais tu sais comme moi que les Français disent toujours : *ça ne se dit pas en français*", qu'il m'a dit. L'essai qui, en français, apparaît comme un épilogue, dans la première version

anglaise, était une introduction mais "Une fois publié, je m'aperçus qu'il fallait laisser le lecteur entrer dans le monde des paysans avant de proposer des considérations plus théoriques.



Scène de l'apocalypse d'Albrecht Dürer

C'est pour cela que, dans l'édition actuelle anglaise, il a été placé à la fin" et, en ce qui concerne l'essai qui suit la première nouvelle, il l'a introduit "Comme une réponse aux lecteurs anglais qui m'avaient demandé d'expliquer mes rapports avec les paysans et le village". Je lui ai demandé s'il y avait eu un motif particulier pour ne pas introduire ce deuxième essai dans l'édition anglaise actuelle et il m'a dit que non, que ce n'était qu'un péché d'inattention. »

Berger lui dit qu'au mois de mai il serait pendant trois jours à Turin, pour une rencontre avec des étudiants, des intellectuels et des prisonniers. S'il voulait...

Il voulut. Il y alla et revint encore plus emballé qu'au départ. Il avait trouvé que l'homme était une incarnation du style et des idées de ses livres : un mélange étonnant d'artiste, de pédagogue, de philosophe, de poète. Je lui fis noter qu'il était sans doute préférable de dire que son style et ses idées étaient une émanation de sa chair. Il ne voyait pas très bien la différence. Ce qui lui semblait certain, c'était que ce mélange aurait pu exploser et « qu'il n'explosait pas sans doute à cause de l'assurance que l'âge consolide. Je l'ai vu, deux ou trois fois, sur des questions bêtes et prétentieuses ayant clairement comme seul but de mettre en évidence une « grande » culture et qui ne mettaient en évidence qu'un fond imbu de racisme, se durcir et être aux bords d'une colère. Comme si l'affabilité et la gentillesse avaient une limite au-delà de laquelle on n'a plus le droit d'offrir l'autre joue mais on a le devoir de montrer les poings ».

Ses yeux brillaient quand il me parlait de « cet homme de 77 ans, solide comme un chêne, les manches retroussées jusqu'à coude qui arrive en moto à Turin avec sa femme sur le siège arrière » et qui, après avoir discuté avec des prisonniers, invité dans un grand restaurant, s'assoit par terre et joue avec des enfants. Comme un enfant. Mais ce qui l'avait le plus touché, c'était sa manière d'écouter et de regarder. Lorsque son interlocuteur lui posait une question il ne répondait jamais immédiatement, même si la réponse était très simple. Dans un premier temps, il jetait un regard intense vers l'étudiant, une espèce de corde d'attache pour la cordée. Une fois encordé il émettait une lente série de « hum » bien séparés, ce qui le mettait en contact étroit avec l'étudiant.

J'avais l'impression que la question était devenue un lieu physique et que nous, nous qui assistions, nous en étions le

support. Et puis, une fois bien installé, et cela pouvait prendre une bonne dizaine de secondes, la réponse sortait de la question comme si les interlocuteurs avaient disparu et acquérait une force de vérité qui dépassait le moment et le lieu ».

Transcendante ?

Non. Surtout pas. Une vérité qui dépassait mais... mais qui restait terrestre.

Tes paroles donnent quand même un sens un peu mystique à l'événement.

Pas du tout. Si tu as cette idée je m'explique très mal. Il y avait trop de lucidité. Berger n'a rien de la pythie. Il n'est pas une courroie de transmission entre les chaos des mots et l'ordre des paroles. Il a toujours une conscience extrême de la résistance du réel et des voies que l'histoire y a tracées depuis de millénaires.

Un paysan ?

Dans ce sens, oui.

Il termina en me disant que c'était la première fois qu'il rencontrait un homme à femmes qui, en même temps, avait une âme si féminine. Ce qui, il m'expliqua très vite, craignant mes réactions « féministes », veut dire capacité d'écoute et d'entrer en syntonie avec les autres sans médiations intellectuelles. Faisant appel à mon amitié, je ne lui fis pas de remarques sur ses explications qui ne faisaient que l'enfoncer et cela du point de vue qu'il appelait « féministe ».

La grand-mère

Après la hêtraie
les feuilles des aunes
s'ouvrent sur le clocher.
Le torrent recommence
son bougonnement
et les foins
leurs odeurs.

Noire.

Le terrain
ne trouble ton pas
fidèle.
Le mien, curieux,
ondoie.
Tantôt ta jupe fleurie
freine mes courses
inquiètes,
tantôt ton regard me presse.

Le bâton grince
et blesse la poussière
insoucieuse.
La marche laboure
le guéret de ton âme
obstinée.

Muette.

Trop tard.
Trop tard
je vis ce labour.